Lettre d'un mobilisé à sa femme

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **15 (1939-1940)**

Heft 29

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-711938

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

possible un petit secteur de combat. Ne jamais oublier que le combattant atteint rarement son but avec une seule arme, mais que c'est le maniement parfait de tous les moyens mis à sa disposition qui décident de l'issue du combat. L'école de combat doit encore entraîner les soldats au stoïcisme, à l'insensibilité contre les douleurs. Elle contribue au premier chef à créer et à entretenir cet esprit combattif et cette confiance en soi qui comptent parmi les meilleures armes dans ces secondes décisives. Le combattant moderne est en quelque sorte un athlète complet dont le corps bien entraîné est apte à donner son maximum dans toutes les «disciplines» sportives. Pourtant, ainsi que l'a souligné le Colonel Commandant de corps Wille, à aucun moment, cette école de combat doit devenir un jeu. Elle doit au contraire mener à la *dureté* envers soi et envers les autres.

L'entraînement au combat rapproché ainsi conçu formera des soldats aptes à la lutte inhumaine sur le champ de bataille, si un jour il prenait fantaisie à un de nos voisins de choisir notre territoire comme point de passage. La guerre russo-finlandaise a prouvé combien le combattant individuel garde toute sa valeur dans le combat moderne. Certainement, pour arriver à l'entraînement voulu, chaque soldat de l'infanterie doit consentir à de durs et longs efforts. C'est cependant à ce prix seulement que nous pourrons accomplir jusqu'au bout la mission militaire que nous avons assumée devant le pays.

Lui seul compte, ne l'oublions pas. *H. F.*

Lettre d'un mobilisé à sa femme

En Campagne, Mai 1940.

A toi très chère,

Ça y est, je viens de faire une découverte qui m'ahurit, qui me paralyse toutes les fibres du cerveau, qui me jette dans la joie et la consternation: mon ami Lafleur va se marier. Je pense qu'Archimède dans son bain, appelant son serviteur et réclamant son petit déjeuner, ne connut pas de joie plus grande, quand il définit les lois physiques — la légende veut que ce soit dans son bain — qui nous fit sécher, des années durant, sur les bancs du collège. Son «Euréka», je le soupçonne d'avoir été refilé à l'histoire universelle par un journaliste de l'époque, tandis que mon ahurissement, lui, ne date que de quelques minutes, et il bouleversera toute la compagnie.

Je sais qu'une buée de jalousie nuance tes sentiments toutes les fois que je prononce ce mot de Lafleur. Tu estimes, peut-être à juste raison, que je lui accorde trop d'importance, que je le trouve trop intelligent, trop copain, trop marrant en un mot. Mais il est comme cela, c'est-à-dire, boute en train, sans désemparer. Si la soupe est froide, il trouve le moyen de nous la faire croire brûlante, si les choux rouges sont par trop amers, il nous parle de perdreaux, et si les macaronis ne forment plus qu'une masse sans nom et indigne d'une honnête digestion, il évoque en termes virgiliens les repas de Lucullus en personne. Alors, tu comprends, on l'aime bien. Il n'y a pas une fondue dont il ne fasse partie, pas un verre qui ne se boive à sa santé. Il est de toutes les combines, vous trouve le fil des situations les plus embrouillées, et surtout possède une sorte de génie dans l'art de tirer au flanc. La belote n'a plus de secret pour lui, il fait la pige à Marius, et imite même le roi d'Angleterre. C'est dire qu'un gaillard de cette trempe est aussi précieux pour une compagnie que trois F.M. battant neuf le nickel.

Et voilà que ce Lafleur de malheur va nous quitter. Quand je dis nous quitter, c'est une façon de parler, car s'il suffisait de dire «oui» devant le maire d'une quelconque localité et de mettre à sa boutonnière un œillet virginal, pour se faire démobiliser, demain il n'y aurait plus de célibataires en Suisse.

Il va nous rester, à la compagnie, car il y est attaché comme le bec est attaché à la tête d'un oiseau. La maison n'aura plus qu'un demi Lafleur — si je voulais te traduire cela en image d'Epinal, je te dirais qu'on aura de lui un bouquet sans fleurs, seulement les tiges.

C'est toute une histoire. Sa fiancée, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, il l'a trouvée au village même où nous faisons nos fameuses chasses aux rats et où nous éprouvons les classiques courbatures de reins qu'imprime à nos corps une paille de plus en plus rebelle.

Un jour donc que nous nous promenions sur la grande place du village, disputant à de rares indigènes les quelques mètres carrés que les vaches n'avaient pas couvert de leurs bouses, une jeune fille passa à portée de regard. Aussitôt, crépitements d'œillades, et soubresauts au cœur. Mon ami Lafleur me tend la main en me disant:

— Un contre cent que je la refais.

— Chiche, que je lui réponds.

Ces expressions font partie de notre code secret et qu'aucune force au monde ne nous feraient dévoiler.

Bref, voilà mon Lafleur qui se précipite à la rencontre de ce coquelicot en vagabondage. Il évite de justesse les cornes d'une vache, frôle un char de fumier, et enfin, se plante devant la jeune beauté. Moi, je surveillais la manœuvre, prêt à intervenir en cas de besoin. Et qu'est-ce que je vois, je vois un Lafleur ouvrant ses bras en un immense V, regardant le ciel, puis se précipitant sur la jeune fille. Tant d'intimité révélée aux yeux les plus cancaniers du pays, cache quelque chose de louche. Les hypothèses traversent mon esprit à la vitesse d'un express. Pas aussi vite cependant que la rafale de baisers que Lafleur envoie sur les joues de la belle. A une rafale, correspond une autre rafale. D'étonnement, le troupeau de vaches qui allait prendre gratuitement son rafraîchissement à la fontaine, s'arrête et se met à meugler.

D'un signe, Lafleur me prie de venir. J'accours, et mon copain me présente la jeune beauté en précisant qu'il s'agit d'une arrière petite-cousine, qu'il l'a vu naître, qu'il l'a vue haute comme ça, qu'il l'a accompagnée à son premier bal, et qu'avec elle il a fôlatré dans la campagne — Lafleur ne dit pas fôlâtrer, il dit «je me suis gaspillé». La cousine, pour une cousine de patelin, était une cousine de haute couleur, de belle vitalité, avec ce rien d'impertinent qu'ont les jeunes filles de chez nous...

Ce jour-là a été pour la compagnie un jour de deuil, car Lafleur vient de remiser au grenier de ses souvenirs, ses pantalonnades d'autrefois, ses mots joyeux, ses répliques acerbes, et les cent manières d'égayer en ville comme en campagne la soirée d'une honorable société.

Le voilà qui se met à laisser germer aux fins fonds de son âme toutes les illusions dont se nourrit l'amour, et dont il se moquait hier encore.

— Ça y est, qu'on dit, le voilà piqué. Mais ça lui passera dès que les bourgeons des arbres auront éclos.

Je t'en fiche, que ça lui a passé. Au contraire, Lafleur est mordu, il reste mordu jusqu'au dernier de ses jours. Le voilà assagi, prêt à faire un bouillant soldat et un parfait mari, nous, on n'en est pas encore revenu. Où l'affaire se corse, c'est que je me trouve maintenant désespérément seul. A Lafleur je racontais mes petits ennuis, mes grands soucis, à Lafleur je disais mes joies, et j'amplifiais sur mes illusions. Maintenant, plus personne pour m'entendre, ou mieux pour m'écouter. Le caporal, je n'y songe pas, c'est un homme torturé par les maux de dents. L'appointé qui dort à mes côtés ronfle comme trois locomotives, et tu sais que je ne peux pas supporter ça — on ne devient pas le copain d'une locomotive. Un autre fusilier, que j'aime bien, commence à déménager du cerveau. Il se prend pour un grain de blé. Bref, il n'y a personne qui, pour l'instant, me convienne.

A tout prendre, c'est toi qui y gagnera, car pendant ma solitude, je remplirai des pages de mes soucis et de mes désirs et je te les enverrai avec un gros paquet de bons baisers et un chargement de tendresses. Ton fus. *Brocantole.*

p. c. c.: *F. G.*